

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3017.

SAMEDI 16 OCTOBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LES TROPHÉES DE NOS VICTOIRES EN CHAMPAGNE

Soixante-quatre canons de calibres divers, quinze obusiers, des lance-bombes, des mitrailleuses, représentant une partie de notre butin en Champagne et en Artois ont été exposés, dès dimanche dernier, dans les cours des Invalides. Plus de 100.000 Parisiens, en une seule journée, ont défilé devant ces trophées dont l'Allemagne a eu l'audace de contester l'existence! Et ce fut avec une joie sans mélange que l'on circula autour de ces témoins, désormais inoffensifs, de la défaite allemande des 25 et 26 septembre dernier.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

SI LE MONDE ÉTAIT BOCHE

La Belgique est bien ingrate. Après s'être traîtreusement ruée sur l'Allemagne, dans l'intention non dissimulée de la conquérir, voyant qu'elle n'y réussirait pas, elle a incendié ses plus belles villes, ruiné ses plus vénérables monuments, pour imputer ensuite ces ravages aux doux Allemands. Bien plus, il s'est trouvé des Belges pour pousser plus loin encore la perfidie : ils se sont égorés eux-mêmes, des enfants se sont coupés les poignets, des femmes se sont enterrées vives, des jeunes gens se sont enfermés dans des fours incandescents, des vieillards et des infirmes se sont fusillés de leurs propres mains, dans le seul but de faire croire au monde civilisé que les Prussiens étaient coupables de ces cruautés ! Ceux-ci, cependant, fidèles à leur coutumière mansuétude, — on ne se refait pas ! — occupaient pacifiquement le pays, s'efforçant de calmer, au moyen de mille bons procédés, la démente irritation des Belges. Y apportèrent-ils à cette tâche trop de ménagements ? Leur bienveillance était-elle trop proche voisine de la faiblesse ? On ne sait. Ce qui est manifeste, c'est que la Belgique n'a pas compris son bonheur d'être conquise enfin par des voisins d'une culture supérieure : elle est si encroûtée dans sa barbarie qu'elle ne paraît pas apprécier du tout le régime de sucre et de miel que ses vainqueurs bénévoles lui conseillent, afin de guérir les plaies qu'elle s'est volontairement faites.

Telle est la thèse allemande. Le gouverneur allemand de Belgique, le général von Bissing, qui est, je vous l'assure, un des meilleurs comiques de la bande du Kaiser, vient de la développer en une proclamation qui a été très admirée dans toute l'Allemagne. Ce fonctionnaire impérial qui, s'il n'est pas un imbécile, est un mystificateur de grande valeur, déclare que le Belge, qu'il a pourtant bien étudié, reste « un rébus psychologique ». Von Bissing ne parvient pas en effet à comprendre comment, après un an d'occupation, les Allemands ne sont pas encore adorés de ces populations de la Flandre, du Brabant et du Hainaut, auxquels ils ont témoigné de si délicates prévenances. C'est là, pour cet ineffable administrateur, un mystère qu'il n'arrive pas à percer. Il est vrai, remarque-t-il, que les Belges sont encore dans un tel état d'infériorité, par rapport à leurs maîtres actuels, qu'ils ne peuvent apprécier les bienfaits de la civilisation dont on voudrait les gratifier. Et ce Bissing parle de nos amis de Bruxelles, de Liège et d'Anvers, comme un explorateur de l'Afrique centrale parlerait des sauvages rencontrés sur sa route : il proteste que « la culture de la Belgique est d'une insuffisance terrifiante », ce sont là ses propres termes, et il énumère tous les efforts qu'il a tentés pour remédier à cet état de barbarie.

D'abord, il a fait appel « à la culture et à l'énergie allemandes pour reconstruire les villes détruites et en faire de véritables monuments de la culture allemande ». Ne vous étonnez pas si ce mot *culture* revient si souvent dans ces citations ; les Boches de tout rang, dont aucun n'a le sens du ridicule, ne peuvent point bâtir une phrase sans la truffer abondamment de ce vocable aussi prétentieux que grotesque. Et imaginait-on qu'un homme fût doué d'assez de sottise, d'infatuation, d'aplomb, de vulgarité et de mauvais goût pour oser concevoir l'idée d'appeler, dans cette terre classique des nobles architectures, les maçons à qui l'Allemagne moderne doit les pesants blocs de pierre qu'elle décore du nom de monuments et dont s'esclaffent de rire tous les voyageurs qui passent le Rhin ? Ne frémissez-vous pas à la pensée de la délicieuse place de Bruxelles, de l'aérienne tour de Malines, des romantiques halles d'Ypres ou des sveltes clochers de Louvain, revus, corrigés ou rebâtis par les grossiers entasseurs de moellons qui ont conçu l'épouvantable *Denkmals* de Leipzig, la nouvelle gare de Metz ou l'indescriptible *Walhalla* qui se voit aux environs de Ratisbonne ? Ce serait pour la Belgique un désastre plus irrémédiable que le premier. C'est cela l'autre danger, et il est menaçant, car rien ne fera comprendre à ces brutes que le nouveau Berlin, où tout offense les yeux d'un artiste,

n'est pas cent et mille fois plus beau que le vieux Bruxelles, si parfaitement charmant que, pour tout homme doué de quelque sens délicat, il n'est pas au monde de décor plus complet et plus pittoresque.

Von Bissing, dans sa touchante sollicitude, se lamente encore de la façon véritablement barbare dont les mamans belges élèvent leurs enfants. Croirait-on que ces marâtres sont dénuées de tout instinct maternel, au point qu'elles bercent leurs marmots et qu'elles chantent de vieilles romances pour les endormir ! Et le prévoyant gouverneur se demande comment la Belgique n'est pas dépeuplée depuis longtemps, et comment des générations ont pu grandir malgré une si néfaste ignorance des principes de la puériculture allemande. Et vite il organise une tournée de *professors* et de *doktors* appelés en hâte de Berlin, et auxquels s'adjoindront des conférencières et des conférenciers ambulants chargés de porter la bonne parole à ces mères belges dénaturées, en leur enseignant au plus vite comment on élève les jeunes Boches, et par quel moyen on fait d'eux de si parfaits modèles de bonté, de franchise, de délicatesse et de piété tolérante.

Je me trompais ; le Bissing, à tout jamais fameux, n'est ni un imbécile, ni un mystificateur : c'est tout simplement un Boche, une « tête carrée », qui, comme tous ses pareils, est radicalement incapable d'admettre qu'un peuple puisse se distinguer d'un autre, par ses goûts, ses traditions et son caractère, qui, comme tous ses pareils encore, juge que rien n'est bon que d'allemand, et prend sa courte vue pour du génie, sa raideur pour de la droiture, ses bourdes pour des théories et sa grossièreté pour de la culture.

Que deviendrait le monde si l'Allemagne parvenait à réaliser cette organisation providentielle dont elle prétend détenir le secret, et à imposer aux autres nations cette fameuse culture dont elle est si fière ? Ce n'est pas très facile à exposer, car on ne sait jamais, avec ces pesants Allemands, s'ils plaisantent, s'ils *bluffent* ou si, au contraire, ils ajoutent foi à la beauté de leurs orgueilleuses et systématiques extravagances. Ce peuple qui semble être exclusivement composé de Bouvards et de Pécuchets, vous développe les plus hilarantes conceptions avec le sérieux d'un pape rédigeant une Encyclique, et l'on est incertain, avec eux, si on a affaire à de mauvais plaisants, à des savants dévoyés ou à des fous érigent leurs hallucinations en théories pseudo-scientifiques.

Supposons donc les Prussiens maîtres du monde et voyons ce qu'ils feraient, en ce cas, de notre pauvre humanité. D'abord ils s'annexent tous les pays d'origine allemande, ou, décrétés tels par leurs ethnographes, c'est-à-dire la Champagne, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Normandie, l'Angleterre, le Languedoc, la Provence, la Suède, la Péninsule balkanique, la Suisse, l'Italie jusqu'à Rome, la Hollande, le Danemark, la Pologne, la Finlande et tout le sud de la Russie jusqu'à la mer Caspienne. Ainsi rentrés en possession de leurs territoires nationaux, ils commencent, sans tarder, à classer ces peuplades définitivement rentrées au giron de la *Germania*, et qui, depuis qu'elles en sont sorties, vivent dans un désordre dont on n'a pas idée. On forme d'elles d'immenses troupeaux humains et on les répartit suivant une savante et définitive mise en place. Ainsi on extirpe des Flandres et de la Lorraine tous les spécimens latins pour en peupler la Bourgogne reconstituée ; on résoud la question polonaise en déportant en France les Polonais qu'on remplace par des Tchèques et des Ruthènes ; on rappelle les Magyars émigrés en Amérique pour en peupler la Vénétie et la Lombardie, et on transpose en Angleterre tous ceux qui se déclareraient mécontents de cet arrangement génial. N'allez pas vous émouvoir à la pensée que, parmi ce bétail humain, il peut se trouver des gens qui aiment le pays où ils sont nés, qui sont attachés à la maison de leurs pères, aux champs que leurs ancêtres ont agrandis et cultivés. Il s'agit bien de pareilles fautes ! L'important est que l'Allemagne accomplisse sa mission divine qui est d'organiser la terre et vous imaginez bien qu'elle ne va pas s'arrêter à des considérations puériles de sentiments méprisables.

La « grande pensée » ainsi mise en pratique, et

l'humanité répartie de la sorte par larges masses, chaque individu est examiné soigneusement et désigné pour l'une des trois classes entre lesquelles sera divisée la population totale du nouvel empire universel. Première classe, les germains purs ; deuxième classe, les demi-germans ; troisième classe, les sujets du *Deutschtum* appartenant à la race latine. Vous vous demandez peut-être à quels signes on va reconnaître ces « espèces » et quel sera le moyen d'action du vaste conseil de révision qui les distinguera ? Ignorants ! La science allemande nous apprend que le germain pur est *dolicocéphale*, c'est-à-dire qu'il a le crâne étroit et allongé ; le demi-germain, sans présenter nettement cette honorable caractéristique, a le teint clair, les yeux bleus, les cheveux blonds et la carrure puissante. Quant aux latins... Oh ! les malheureux ! Il n'y a pas à s'y tromper : leur crâne est *brachycéphale*, c'est-à-dire de forme ronde, ils sont de petite taille, ont le teint coloré et les cheveux noirs.

La sélection ethnographique terminée, commencera à fonctionner l'organisation sociale. La première classe, — on estime qu'elle comptera soixante millions d'individus, tous purs boches, — formera l'aristocratie : à elle les bonnes places, les diplômes, les richesses, les honneurs et les femmes. Les demi-germans de la deuxième classe ne seront, comme de juste, que demi-citoyens : on leur réservera les emplois subalternes et le *communium* leur sera interdit avec les Germains purs, pour ne pas gêner la race ! Quant aux pauvres diables de latins, aux *brachycéphales*, en un mot, il faudra qu'ils en prennent leur parti : l'organisation future les traite comme l'antiquité traitait ses ilotes et ses esclaves ; les tâches immondes leur seront réservées ; ils seront vidangeurs, boyaudiers, cureurs d'égouts ou équarisseurs. Ça leur apprendra à avoir la tête ronde et les cheveux noirs ! D'ailleurs qu'ils se rassurent : ils n'auront pas longtemps à souffrir, car la constitution du *Deutschtum* ordonnera de les supprimer progressivement par tous les moyens. Ces dernières combinaisons sont dues à l'ingéniosité d'un certain Reimer et je les emprunte à une brochure de M. Jacques Flach, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, brochure qui a pour titre : *Essai sur la formation de l'esprit public allemand* et que tous les Français devraient lire. Nul ouvrage n'indique mieux les étapes de la mentalité boche, depuis deux siècles, son extravagance professorale et son ingénuité féroce.

Une fois les *dolicocéphales* bien rentés et les *brachycéphales* mis au rebut, on s'occupera des détails, on *figolera*, comme disent les peintres. Et alors le monde devenu allemand connaîtra une ère de réglementation dont le genre humain n'avait eu, jusqu'à présent aucune idée, et dont on peut prendre un aperçu d'après ce qui se passe actuellement déjà, en Allemagne et dans les pays occupés.

Mais leur dernière trouvaille surpasse toutes les autres : ils se sont aperçus qu'ils avaient oublié d'organiser les femmes. Vous pensez bien qu'ils se sont immédiatement appliqués à combler cette lacune : tout le monde s'y est mis ; les comités féministes consultés sur ce grave problème sont tombés d'accord sur ce point qu'ils font imposer aux jeunes filles la réglementation de l'armée prussienne : exercices militaires et encasernement. Là où ne s'entend plus c'est sur la durée de cet encasernement. Sera-t-elle d'un an, comme pour les volontaires hommes, ou de deux ans ? On étudie la question. En attendant on compte sur une levée de 350.000 jeunes filles par année, qui, sévèrement dressées à la baguette, allongeraient, au sortir de la caserne, le *pas de l'oie* comme les grenadiers de la garde et vous fusilleraient de paisibles belges sans armes aussi bien que les mieux éduqués des soldats du kaiser.

Voilà ce qui nous attend pour le jour où la *kultur* allemande régnerait sans contrainte sur le monde. Dans le programme de cette Capoue boche, dont nous venons d'énumérer quelques-unes des délices promises, il n'y a, pour vrai dire, qu'un article qui soit de nature à reconforter un peu : c'est la défense absolue, pour nous, latins, infortunés brachycéphales, de convoler en justes noces avec une allemande. Et ça, il faut le reconnaître, c'est une compensation.

G. LENOTRE.



Les premiers prisonniers faits dans les tranchées de 1^{re} ligne.



Un groupe de prisonniers préparant leurs bagages pour être expédiés à l'arrière.



Une colonne de prisonniers, encadrés par nos soldats, en route vers un centre de rassemblement.



AU CAMP DE CHALONS. — Sans cesse arrivent des colonnes nouvelles de soldats allemands capturés par les nôtres. Ce n'est pas une petite affaire que de les garder, de les dénombrer et de les ravitailler. Nos soldats les regardent avec complaisance.

LES PRISONNIERS ALLEMANDS CAPTURÉS EN CHAMPAGNE



Un groupe d'officiers allemands prisonniers regardant défilér une nombreuse colonne de leurs soldats aussi prisonniers et contents.



Notre service de ravitaillement distribue du pain et des boîtes de "singe" aux soldats allemands faits prisonniers et parqués dans un enclos solidement gardé.



Après le pain, un quart d'eau fraîche et pure.



Et visiblement ces prisonniers ainsi sustentés sont satisfaits.

LES PRISONNIERS ALLEMANDS CAPTURÉS EN CHAMPAGNE (Suite et fin)



Les généraux de Castelnaud, qui vient d'avoir son troisième fils tué à l'ennemi (au centre du groupe), et de Langle de Cary (à gauche) se préparent à quitter un état-major où ils viennent de se concerter.

LA CONQUÊTE DE LA BUTTE DE TAHURE

Après une accalmie relative durant les journées qui ont suivi nos succès en Artois et en Champagne, l'offensive française a recommencé plus ardente que jamais, sur le front qui va de Somme-Py à Cernay en Dormois, et la prise de la Butte de Tahure a été l'événement principal de ces opérations. Cette conquête est capitale, car elle met en notre pouvoir l'une des plus redoutables positions de la deuxième ligne allemande.

Tahure dont les communiqués officiels nous ont révélé l'existence, est un petit village de deux cents habitants situé au nord de Perthes, à environ trois kilomètres de l'extrémité nord du département de la Marne. C'est là que se croisent les routes conduisant à Cernay, à Perthes-les-Hurlus, à Souain et à Somme-Py.

La Butte, située au nord du village constituait une sorte de bastion dans les lignes ennemies. A cette forteresse naturelle, les Allemands avaient ajouté des réseaux dissimulés de fils barbelés, pensant la rendre inexpugnable.

Après une vigoureuse préparation d'artillerie, à la date du 6 octobre, la lutte s'est engagée sur tout le front, et la colline par nous menacée de l'ouest et du sud a été enlevée.

Appréciant avec sa compétence habituelle cette prise de Tahure qu'il qualifie d'événement considérable, le général Cherfils résume la situation de notre front occidental en ces termes : « Les Allemands s'y croyaient en posture défensive inviolable. Depuis un an, ils avaient poussé avec une perfection si formidable l'organisation de leurs tranchées, le dédale de leurs boyaux, la profondeur de leurs abris bétonnés, la surprise de leurs casemates à mitrailleuses, et le mystère de leurs lourdes batteries, qu'ils avaient mis dans la solidité de leur front une confiance absolue. Les événements de l'hiver et du printemps étaient faits pour encourager cette illusion. Nos succès, si cruellement payés, en Woëvre, en Champagne, en Artois, étaient restés sans lendemain. Faute de pouvoir exploiter nos avantages, nous avions dû reculer, et tous nos efforts à progresser plus avant sont restés, pendant de longues semaines, voués à l'impuissance.

Silencieusement, nous avons préparé de plus irrésistibles moyens. Notre offensive, avec une envergure généralisée en Artois et en Champagne, s'est tout à coup déclanchée. Elle n'a pas été une

surprise pour notre ennemi qui s'était mis en garde. Le succès de cette offensive, s'il n'est pas allé jusqu'au bout du programme rêvé, a été cependant considérable. L'organisation défensive formidable de l'ennemi a été anéantie et conquise, et c'est surtout à l'importance de l'effet moral produit qu'il faut s'attacher.

L'œuvre de démoralisation est commencée. Le découragement du soldat allemand ne fera que grandir. Les voici décapités de la confiance qui, seule, permet de renouveler ailleurs une résistance résolue.

L'intéressant exposé de nos dernières opérations, dû au critique militaire des *Débats*, nous rappelle que la bataille du 25 septembre nous avait donné la première et la deuxième ligne ennemie et nous avait jetés dans la troisième, où nous avions pris pied.

— Il faut sans cesse, dit-il, pour comprendre les événements, se reporter aux images de la guerre de siège.

Et il nous fournit cette récapitulation pleine de précieux enseignements :

On se rappelle que la bataille du 25 nous avait donné la première et la deuxième ligne ennemies, et nous avait jetés dans la troisième, où nous avions pris pied. Il faut sans cesse, pour comprendre les événements, se reporter aux images de la guerre de siège. Imaginez que la ligne à forcer soit une alternance de bastions et de courtines. Dans les opérations d'autrefois, quand le côté du polygone à fortifier était de 300 mètres, on ne pouvait songer à attaquer par la courtine, qui était flanquée par le bastion. Aujourd'hui, où l'intervalle des gros ouvrages est d'environ 2 kilomètres, les troupes d'assaut s'efforcent de prendre pied dans ces ouvrages, de les border de centres de résistance adverses, de les masquer et de les paralyser ; mais l'effort de rupture se fait nécessairement dans les intervalles. Nous avons donc pris pied entre les centres de la butte de Tahure et de la butte de Souain, et occupé les tranchées, dans l'intervalle. Cette irruption nous permettait de déborder à droite et à gauche les deux gros ouvrages qu'on vient de citer. En ce qui concerne la butte de Tahure en particulier, nous l'abandonnions ainsi par son flanc ouest. D'autre part, on se rappelle que par le sud nous étions aux lisières du village. Nous pouvions donc diriger sur la position une attaque convergente.

Cette notion des centres et des intervalles est

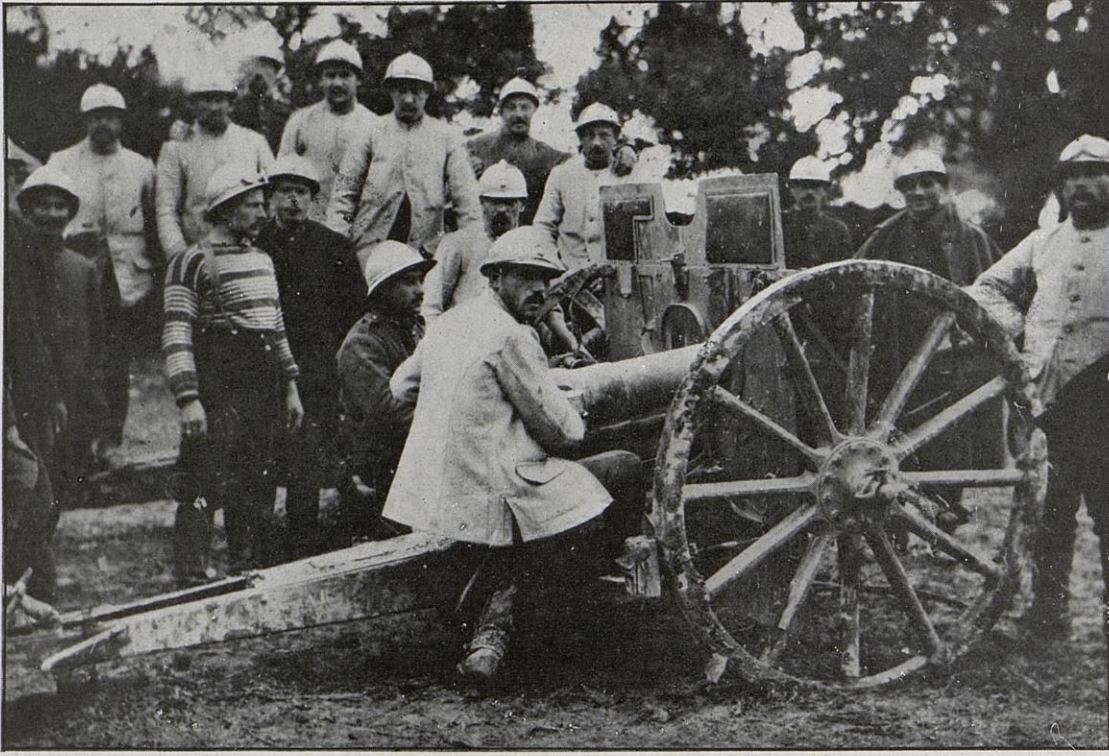
capitale si l'on veut suivre l'action engagée. L'intervalle une fois rompu, le centre se trouve investi. Il est alors mordu aux lisières. Les lisières forcées, la lutte se poursuit à l'intérieur par une chicane de tranchée à tranchée, à coups de grenades et de pétards. Cette lutte peut durer pendant des jours et des semaines ; mais l'ouvrage finit par être pris et sa garnison a très peu de chances d'échapper.

Le terrain même de bataille est impropre tant que l'ennemi n'aura pas été ramené en rase campagne. Constatons sans commentaires que les journaux allemands envisagent, depuis quelques jours, cette éventualité, qui suppose le forçement complet et préalable des lignes de défense. En attendant ce moment, la bataille est en réalité une suite d'approches, d'investissements et d'assauts.

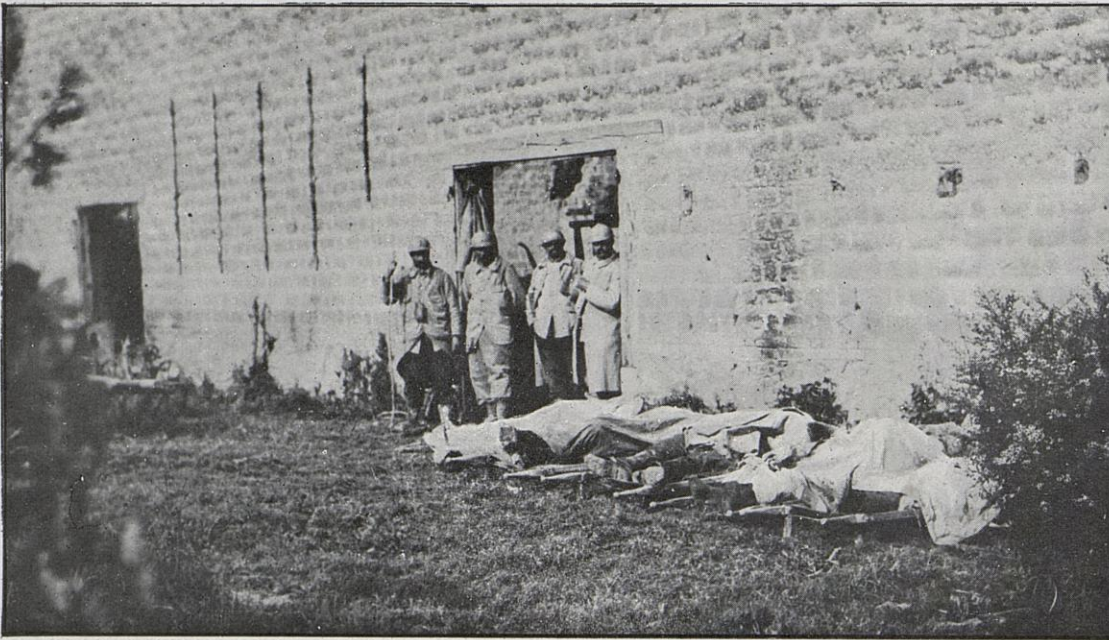
De là la forme très singulière qu'a prise le front. Si l'on part de l'est, c'est-à-dire de Ville-sur-Tourbe, on voit que nous nous sommes portés en avant dans la direction de Cernay-en-Dormois, face au nord. Un peu plus à gauche, au nord de Massiges, nous avons enlevé la Main-de-Massiges, en attaquant du sud et du sud-ouest. Mais il reste devant nous, entre ces deux axes, un centre de résistance allemand, dont la position ne nous est pas donnée par les communiqués, et que les bulletins ennemis placent vaguement au nord-ouest de Ville-sur-Tourbe. Il s'agit sans doute de positions comprenant le promontoire où se trouve la ferme Chausson.

Plus à l'ouest, nous sommes arrivés par la crête du bastion à Maisons-de-Champagne, et nous avons dépassé cette position en marchant au nord en direction de Ripont. Mais si nous appuyons sur notre gauche, nous nous heurtons à un centre de résistance ennemi de première ligne, demeuré en promontoire au milieu de nos progrès, la butte du Mesnil, qui culmine à la cote 199. C'est autour de cette position que se livrent des combats désignés par nos communiqués comme étant placés au nord du Mesnil, et par les bulletins allemands comme au nord de Beauséjour.

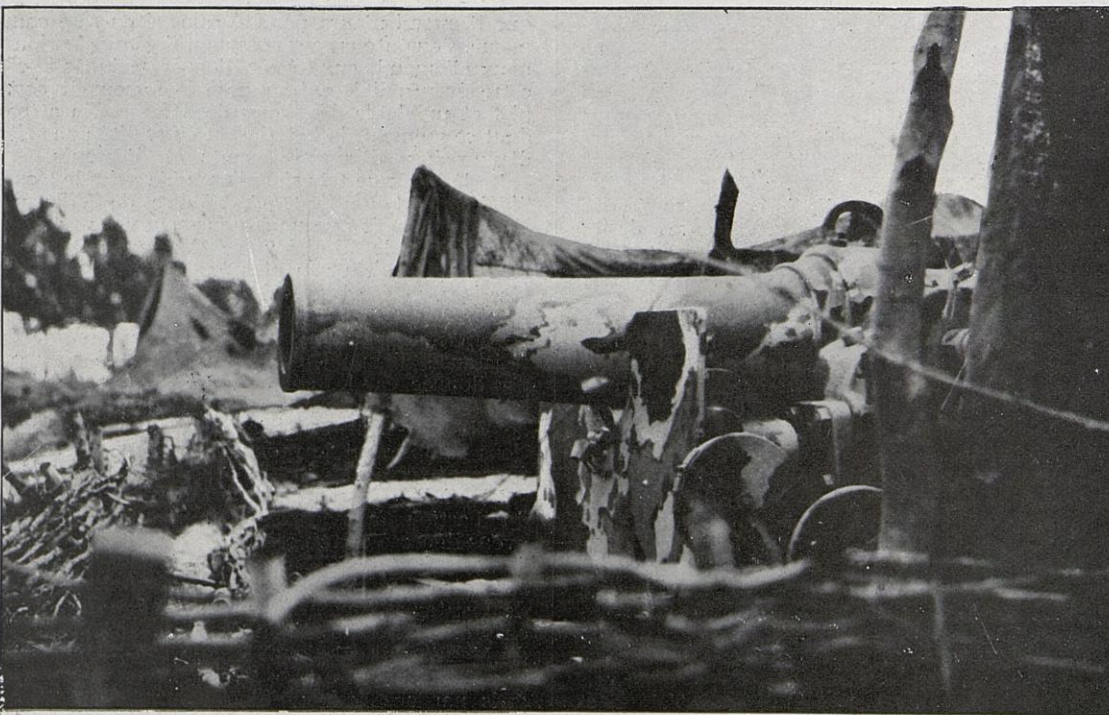
Ainsi, jusqu'ici, la ligne fait des zigzags au sud de la Dormoise. Mais voici que nous tenons maintenant à Tahure la source de cette rivière. Les sources de ces rivières champenoises ont un caractère topographique très particulier. Elles ne sont pas en tête de vallon. Ce sont des points d'émergence où le cours d'eau apparaît tout formé ; mais la vallée se prolonge vers l'amont sous forme de



Canon allemand de 77 pris au cours de notre action contre Tahure.



Cadavres d'officiers allemands relevés sur le champ de bataille et gardés par nos soldats.



Un de nos canons de 270 en batterie contre les positions ennemies.

AUTOUR DE TAHURE

vallée sèche. Cette vallée, en direction du sud ouest, pénètre dans les lignes françaises.

C'est qu'en effet, à l'ouest s'étend un dos de pays qui fait séparation et partage entre la Dormoise coulant à l'est et le Py coulant à l'ouest. C'est par cette crête que nous avons avancé et pris à revers sur notre droite la butte de Tahure. Sur notre gauche, nous sommes moins avancés. On n'a pas annoncé que la butte de Souain ait cessé d'être aux mains des Allemands, ni, plus à l'ouest, la ferme de Navarin. Les deux derniers communiqués parlaient d'actions au sud de cette ferme ; un peu sur la gauche, de l'autre côté de la route de Souain à Somme-Py, la cote 135 est également disputée, mais nous y sommes établis.

En étudiant la situation en Champagne, le *Times* constate que la prise du village et du sommet de la butte de Tahure constitue un exploit magnifique et encourageant. Il présage, en outre, que si notre offensive sur le front occidental continue à progresser de façon soutenue, elle réagira fortement sur les nouveaux et très sérieux développements de la question balkanique.

D'autre part, le *Daily Telegraph* se plaît à rappeler que, depuis le début de la grande bataille actuelle, aucune des positions importantes capturées par les alliés, n'a été reprise par l'ennemi, et que jamais chef n'a frappé plus sûrement que le généralissime français, à l'heure qu'il est.

Pour contrebalancer ces assertions irréfutables, la presse allemande ne manquera pas de proclamer que les positions perdues ont été évacuées *volontairement*, et n'avaient du reste aucune importance. Toutefois, les journaux berlinois ont tâché d'atténuer par des excuses l'impression désastreuse que devait inévitablement produire l'abandon de la première ligne de tranchées, et ils ont publié deux ordres du jour d'où il appert que les troupes allemandes avaient ordre de tenir à tout prix et que l'on était loin de supposer leur défaillance.

Du reste, ils s'abstiennent soigneusement de mentionner la prise de Tahure, conservant sans doute l'espoir de prendre leur revanche, et se réservant d'apprendre alors à leurs compatriotes la reprise de cette position, en leur en ayant caché la perte.

C'est évidemment à cette préoccupation que correspond leur trop discret silence, lorsque l'on sait que ce point est d'une importance telle que l'ennemi voudrait le reconquérir à tout prix.

La carte de l'état-major le désigna par la cote 192 et les contre-attaques enragées que nous avons dû repousser depuis que nous l'occupons, démontrent suffisamment tout l'intérêt qu'on aurait à ne pas nous en laisser maîtres. De l'avis de notre éminent collaborateur, le général Berthaut, la valeur de la butte de Tahure, à un kilomètre au nord-ouest du village, point dominant sur la ligne de partage des eaux entre la Dormoise et l'Alin, est beaucoup plus grande que celle du village proprement dit.

Sans doute cette butte a-t-elle été très solidement fortifiée, et la chute de l'ouvrage auquel elle servait de base prouve une fois de plus la supériorité de nos fantassins sur ceux de l'ennemi. Le fait est qu'ils sont intrépides. On l'a bien vu, lors de l'attaque, lorsqu'au premier signal, sac au dos ils se sont précipités en bondissant hors des tranchées. Ils avançaient, avançaient toujours sous la rafale de mitraille, marchant d'un pas sûr et régulier, enjambant les fils de fer que notre artillerie n'avait pas détruits, arrivant au bord de la tranchée ennemie, et surprenant les soldats « boches » qui lèvent les bras, et se laissent faire prisonniers.

Ceux-ci, très nombreux, laissaient éclater une joie franche, et s'efforçaient de gagner les bonnes grâces des vainqueurs, en se montrant volontiers loquaces. M. Antoine Borrel a conté, dans le *Petit Journal*, comme quoi un sergent allemand a déclaré que la guerre a été voulue par l'Empereur.

— Mais attendez la fin, dit-il, et vous verrez que nous saurons punir le coupable.

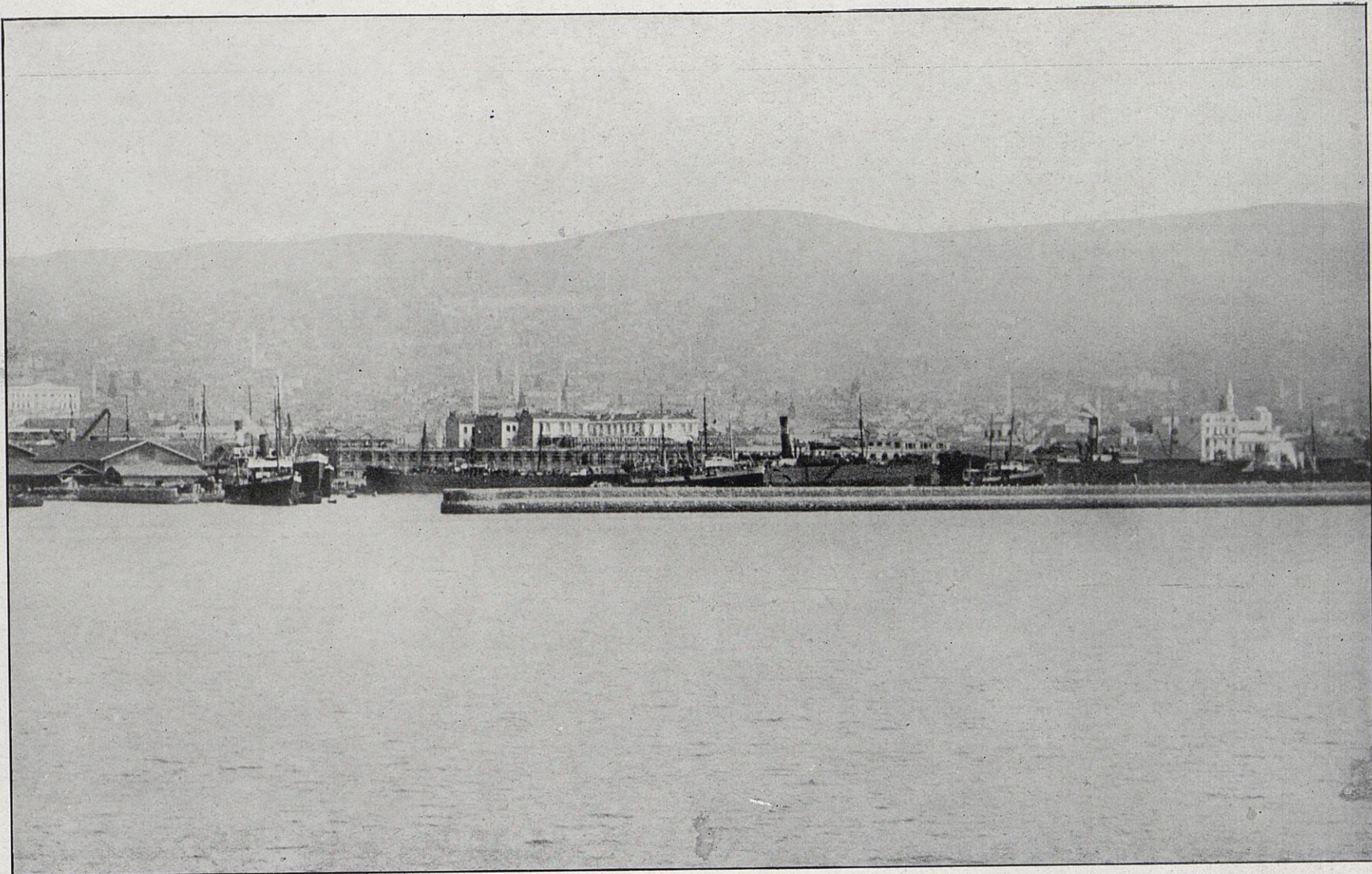
— Pourquoi lui obéissez-vous ?

— Parce que nous ne pouvons faire autrement. Chez nous, la discipline est extraordinairement rigoureuse. Si nous obéissons, nous avons la chance d'échapper à la mort, si nous n'obéissons pas, nous ne pouvons éviter le revolver de nos chefs.

On conçoit, d'après ces aveux, que ces pauvres diables se rendent avec entrain, lorsque la perspective de la captivité même la plus rude, leur paraît enviable à côté de la vie que leur font mener leurs chefs.

Nous possédons, dès à présent l'exacte statistique des prisonniers que nous avons faits tant en Artois qu'en Champagne. Le chiffre, du 27 septembre ou 3 octobre, est de vingt-trois mille deux cent cinquante-huit soldats et sous-officiers, et de cent quatre-vingt-quatre officiers. Dans ce nombre ne sont pas compris les prisonniers évacués les 25 et 26 septembre, c'est-à-dire, durant les deux premiers jours de l'attaque, dont le recensement n'a pas été fait de façon absolue. On peut d'ores et déjà conclure, cependant, que le nombre total des prisonniers varie de vingt-cinq à trente mille.

P. DE C.



VUE DE SALONIQUE. — C'est vers la capitale de la Macédoine grecque, on le sait, que se dirigent actuellement les vaisseaux et les transports qui amènent au secours de la Serbie les troupes anglo-françaises.

X LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

A l'heure où j'écris ces lignes, on nous apprend que les Austro-Allemands viennent de prendre Belgrade et de franchir le Danube sur plusieurs points, ainsi que la Save et la Drina.

A vrai dire, ce « succès » n'a rien qui puisse nous impressionner. Belgrade a déjà été occupée par les Autrichiens après un bombardement sans répit de quatre mois. L'ancienne capitale de l'héroïque

Serbie avait beaucoup souffert de la pluie de fer et de feu qui s'était abattue sur elle. Il est vrai qu'elle ne demeura pas longtemps alors, aux mains de l'ennemi. Occupée par les Autrichiens, le 4 décembre dernier, elle avait été brusquement et fort brillamment reconquise par les Serbes, dès le 16 du même mois. On se rappelle que nos vaillants alliés avaient rejeté les envahisseurs de l'autre côté de la Drina et de la Save, avec une brutalité qui fit l'admiration de toute l'Europe. Quarante mille prisonniers et un énorme butin étaient restés aux mains des superbes troupes du roi Pierre.

Donc les Allemands sont à Belgrade. Cette nouvelle nous émeut cruellement, car il nous est douloureux de songer que la pauvre ville martyre est, à nouveau, souillée par la présence de l'ennemi, mais, au point de vue de la guerre, l'établissement des Allemands dans l'ancienne capitale serbe ne signifie rien, nous le répétons. Belgrade subit le sort des grandes villes qui sont situées sur la frontière d'un État. C'est vers elles tout naturellement que les envahisseurs se tournent tout d'abord : c'est à elles qu'ils portent leurs premiers coups.

Ce qui résulte du fait qui vient de se produire, par exemple, c'est que nous devons nous hâter de voler au secours de la Serbie.

Comme à leur habitude nos alliés vont accomplir des prodiges de bravoure et montrer aux autres nations, qu'un pays, si petit soit-il, peut être invincible quand il combat pour sa liberté. La ferme et obstinée résistance des sujets de Pierre I^{er} donnera à la Quadruple Entente les délais nécessaires pour concentrer ses troupes aux endroits voulus ; mais ne perdons pas un instant. Rendons-nous compte, — nous et nos alliés, — qu'il faut agir vite, puissamment, et de toutes les façons, aussi bien par les moyens militaires que diplomatiques. Bien entendu, il est urgent que les contingents franco-anglais occupent la vallée du Vardar et protègent le chemin de fer de Guevgueli à Stroumitza. Mais ce n'est pas là tout : il nous faut bien comprendre que le champ de bataille d'Orient est devenu l'un des plus considérables de la guerre, et que les événements qui s'y produiront auront une répercussion évidente sur tous les autres fronts. Il est donc tout juste et tout naturel que les quatre nations de la Quadruple Entente fassent tous leurs efforts conjointement, pour briser l'offensive des Autrichiens, des Allemands, des Turcs et des Bulgares. La prise de Constantinople par nos soldats serait un événement de la plus grande importance, au point de vue général, de même qu'une défaite de la Serbie serait un échec dont, tous, nous supporterions le contre-coup.

Tandis que la France et la Grande-Bretagne débarquent fiévreusement leurs contingents à

Salonique, la Russie, très certainement, voudra s'occuper de Varna et de Bourgas. En Italie, on souhaite que les alliés interviennent vite et ferme dans les Balkans, mais très probablement on ne se borne pas à désirer que Français et Anglais assument une nouvelle et fort lourde tâche : on doit aussi rêver d'y coopérer. Et puis on a certainement éprouvé quelque dépit à voir que l'Allemagne promettait l'Albanie à la Bulgarie ; et puis aussi on a de gros intérêts dans le Levant, et



LA REINE DE GRÈCE
née Sophie de Hohenzollern, sœur de Guillaume II.



M. VENIZELOS. — Le grand patriote et homme d'Etat grec qui vient d'abandonner le pouvoir.



EN POLOGNE : LA FUITE DEVANT L'ENNEMI (Dessin inédit de KORAB-MERCÈRE, d'après le récit d'un témoin oculaire.)

Au moment où les armées russes durent abandonner leur ligne de défense sur la Vistule, le haut commandement de nos alliés décida de ne laisser devant les envahisseurs que le désert. Notre dessin représente les derniers habitants d'un village polonais quittant en hâte leurs maisons, tandis que les soldats, incendiant celles-ci, en font un amas de ruines et de décombres. Partout il fut ainsi fait. Plus de plaines fertiles, plus de villages florissants, plus de villes prospères. Les Allemands ne trouvèrent, en avançant, que la steppe, puis des amas de pierres et de cendres.

L'on sait fort bien que lorsqu'on veut avoir de l'influence il faut faire œuvre active ; enfin notre sœur latine tient à demeurer une grande puissance méditerranéenne : ce désir et cette ambition l'obligent à se montrer notre digne émule, à nous aider de façon notable et importante. On nous a appris quel serait le dispositif adopté par les alliés pour faire face à la double agression des armées austro-allemandes et bulgares, contre la frontière serbe. La ligne de la Save et du Danube sera gardée par les troupes monténégrines et par l'armée serbe tout entière, renforcée par des contingents franco-anglais — et des corps de débarquement italiens, espérons-le, venus par la voie d'Antivari, — soit, au total, trois cent mille hommes environ pour cette partie de la frontière.

La protection de la frontière serbo-bulgare sera confiée aux troupes franco-anglaises venues par la voie de Salonique. On ne saurait, sans coupable indiscrétion, faire allusion au nombre d'hommes qui se trouveront massés de ce côté, mais ce qu'on peut dire, c'est que la participation des alliés sera beaucoup plus importante qu'on ne l'avait laissé entendre, tout d'abord, c'est aussi de ce côté que devrait intervenir la Grèce, si, un jour elle s'aperçoit que la menace bulgare à l'adresse de la Serbie est aussi une menace pour elle-même, la Grèce. Une Bulgarie triomphante aurait vite fait de faire disparaître « la plus grande Grèce » que nous voyons actuellement sur les cartes, et qui ne tarderait pas à passer à l'état de curieux souvenir. Oui, de cela, peut-être un jour le peuple hellène s'avisera-t-il ; peut-être s'apercevra-t-il du danger qui le menace et décidera-t-il d'agir au mieux de sa sécurité !...

Quoiqu'il en soit ces admirables Serbes, à la veille d'une nouvelle guerre, succédant à de si terribles campagnes, sont superbes de calme, de confiance, et d'héroïque courage. Un de nos confrères qui se trouve en ce moment en Orient, assistant à Nisch, au départ d'un régiment qui se rendait sur le front, interrogea deux sous-officiers, deux paysans, sur leur état d'âme, ou, si l'on veut, sur leurs intimes dispositions. Aux demandes du journaliste les vaillants soldats répondirent :

« Nous sommes heureux de partir, parce que, cette fois, nous nous battons contre les Allemands. Nous avons vu fuir, devant nous, les Turcs, les Bulgares, les Albanais et les Autrichiens ; nous sommes curieux de voir ce que feront les Boches ! »

N'est-ce pas prodigieux et peut-on employer d'autres mots, quand on parle des Serbes, que ceux-ci : « le petit peuple héroïque » ?

Ne nous a-t-on pas appris aussi que, dans la



FERDINAND DE BULGARIE, ayant à la boutonnière « la croix de son grand-père » Louis-Philippe, « croix qu'il ne quittera jamais ! »...

Macédoine serbe, les impotents, les femmes, les vieillards et les enfants ont décidé, d'un commun accord, de prendre les armes, eux aussi, pour défendre leur pays ?

Pour secourir de semblables alliés, il ne faut pas que nous recourions à des demi-mesures ; il faut que nous prenions rapidement nos décisions et que nous fassions tout ce que nous pouvons faire. Il ne faut plus hésiter, ni temporiser un seul jour. Nous sommes décidés à aider la Serbie, et à la sauver du plus terrible des destins : débarquons donc à Salonique une véritable armée, et faisons une opération de grande envergure. Comme l'a si bien dit le critique militaire d'un de nos confrères quotidiens, la guerre présente n'est ni une guerre franco-allemande, ni une guerre anglo-allemande, ni une guerre russo-allemande. Elle est en réalité une guerre mondiale. Constantinople est un des points stratégiques essentiels de cette guerre : prenons-le, mais, en tous cas, ne le laissons pas prendre aux Allemands ! D'ailleurs il est de bonne politique, au point de vue même de nos intérêts de frapper un grand coup dans la mer Egée : si nous nous y montrons forts, nous aurons des amis, tandis que si nous y sommes faibles, inquiets, débiles, nous ne compterons plus aucune sympathie dans les États balkaniques.

Salonique, où débarquent nos soldats, leurs chefs, et tous les services qui sont nécessaires à la concentration et à la direction d'une armée, est une drôle de ville. On pourrait diviser sa population en quatre fractions : une moitié est israélite, un quart est grec, le dernier quart est turc. Très certainement les partisans de la cause des alliés sont fort nombreux dans la capitale de la Macédoine grecque ; mais il y a tout un clan, qui, à cause des questions commerciales ou d'intérêts, penche pour les empires du centre. Dans la colonie israélite, tous les intellectuels se sont ralliés sincèrement, franchement à la Grèce, et leurs sympathies, comme celles de tous les vrais Grecs vont ardemment à l'Entente et plus spécialement à la France. Les commerçants, les trafiquants sont plutôt dévoués aux Austro-Allemands, non pas par sentimentalité, mais parce qu'ils considèrent que, de ce côté, leurs intérêts commerciaux recevront toute satisfaction. Quoi qu'il en soit, les habitants de Salonique ont fait un très cordial accueil au général d'Amade qui, ces jours-ci, y circula beaucoup, de même qu'aux généraux anglais qui étaient venus pour préparer le débarquement des troupes alliées. Cette opération se poursuit, paraît-il, dans les conditions les plus satisfaisantes.

A. J.



CARTE PERMETTANT DE SUIVRE LA MARCHÉ DES COLONNES ANGLO-FRANÇAISES SE RENDANT EN SERBIE. — Le débarquement s'opère à quatre kilomètres de Salonique ; les détachements sont concentrés dans un camp, puis, de là, ils sont dirigés, par chemin de fer, sur Gievgueli et le centre de la Serbie.

PHILATÉLIE DE GUERRE

Si quelqu'un (du haut du ciel, à supposer qu'il y ait été admis), si quelqu'un, dis-je, doit être surpris, c'est le signataire de l'Edit des Postes, le « bon Roy Louis le onzième », qui, lorsqu'il en approuva la teneur en la bourgade de Lucheu, était loin de se douter de la variété et du nombre de l'iconographie qui en découleraient par la suite. Elle a mis bien du temps à éclore, cette iconographie, et sa première et tardive manifestation fut le timbre-poste, adopté en Angleterre en 1840, et qui, regardé par les législateurs comme une innovation hardie, donna des résultats inattendus.

En France, c'est seulement en 1849, que nous en adoptâmes l'usage et l'année suivante (1850), l'Allemagne l'adopta à son tour.

Telle fut l'origine de ce que le dictionnaire appelle « un cachet volant que l'on



En haut : Timbres nouvellement émis en Autriche, sur lesquels l'effigie de l'Empereur est remplacée par des attributs guerriers. En bas : Timbres émis en Turquie pour commémorer la suppression des capitulations.

colle sur les objets que l'on veut envoyer par la poste, et qui tient lieu de « timbre d'affranchissement ».

Depuis lors, on en a créé de nombreux types, et qui, selon les régimes, ont bien des fois déjà changé d'effigie, sans préjudice de toutes les transformations qu'ils sont appelés à subir encore.

Chacun sait comment a pris naissance et s'est universellement répandu un commerce auquel la diversité des timbres-postes a donné lieu.

C'est en 1849 que l'on constata les premières atteintes de la « Timbromanie », passion nouvelle qui se propagea de façon incroyable, et que les modernes collectionneurs ont baptisée de façon plus civile, en l'appelant Philatélie. C'est à Paris qu'elle a débuté et peu à peu le marché aux timbres s'y est développé au point de le disputer et l'animation à celui de la Bourse.

Encore que la mode en soit un peu calmée, nombreux sont toujours les adeptes de ce sport paisible, et qui rêvent de réunir dans leur album tous les timbres édités depuis leur création et tous ceux qui sont en usage à l'heure présente dans toutes les parties de l'univers. Rien ne les décourage, pas même les duperies dont ils sont parfois victimes, car on peut penser que dans ce genre de commerce, des gens indécents ne perdent pas l'occasion d'abuser de la bonne foi ou du trop de crédulité des naïfs.

La série que nous publions aujourd'hui offrira, sans nul doute, un intérêt tout particulier aux philatélistes, en leur montrant les types nouveaux qui, depuis la guerre, ont été créés en Allemagne, en Autriche et en Turquie.

A côté de ceux qui sont indispensables pour l'affranchissement, tels ceux du haut de la page, avec des vignettes de circonstance, d'autres sont facultatifs et à notre imitation, car nous avons dès longtemps imaginé l'équivalent, ce sont des timbres que l'on emploie par surcroît et dont le prix est affecté à différentes œuvres de guerre.

Les illustrations qui les « ornent » témoignent de l'état d'âme de nos adversaires, en célébrant la Guerre Sainte, en montrant le kaiser qui brandit un poing menaçant au bout du seul bras

valide qu'il possède, en raillant lourdement les armées alliées, en glorifiant Bismark, fondateur de l'unité allemande.

Voilà, certes, pour les philatélistes une fort curieuse collection et qu'il serait sans doute malaisé de se procurer à l'heure actuelle. Ils nous sauront gré de la leur avoir signalée, et lorsque nous aurons la victoire, ils pourront, alors, parfaire leurs albums en y faisant figurer les originaux.

Si l'on veut à présent savoir l'incident qui donna la première idée du timbre-poste, le voici.

Un voyageur de passage dans un district du Nord de l'Angleterre, vit un facteur qui remettait une lettre à une fille d'auberge. Celle-ci, après avoir examiné avec soin l'enveloppe, demanda le prix du port. Comme

il était trop élevé, elle renonça à l'acquiescer et rendit la lettre, qui venait de son frère, au messager. Le voyageur acquitta généreusement le prix de la lettre. Puis ayant causé avec la jeune fille, elle lui confia que pour échanger des nouvelles sans qu'il leur en coûtât rien, car ils étaient fort pauvres, elle et son frère avaient soin de tracer sur les enveloppes quelques signes convenus, grâce à quoi, ils étaient renseignés.

Quant à la lettre elle-même, ce n'était que du papier blanc. Frappé du défaut

Niederösterreich.

Tagess-Ausweis

über den Verbrauch von 210g Brot

Gültig nur am

1915.

Verkauf nur nach Gewicht gegen Vorlegung der Ausweiskarte und Abtrennung eines entsprechenden Abschnittes zulässig.

Nicht übertragbar! Sorgfältig aufbewahren! Nachdruck verboten!

Strafbestimmungen.

Zu widerhandlungen werden an dem Verkäufer wie an dem Käufer mit Geldstrafen bis zu 5000 K. oder mit Arrest bis zu 6 Monaten gehandelt. Bei einer Verurteilung kann auf den Verlust einer Gewerbeberechtigung erkannt werden. Fälschung der Ausweiskarte wird nach dem Strafgesetze bestraft.



La Carte de pain de guerre en Autriche-Hongrie.

d'un système qui faisait imaginer de telles fraudes, le voyageur qui n'était autre que Rowland Hill, par la suite Secrétaire de l'Administration des Postes anglaises, entreprit de le réformer, et à partir du 10 janvier 1840, les lettres ne payèrent plus que dix centimes pour circuler dans toute l'étendue des Iles Britanniques. Pour l'instant, on songe à établir ce tarif, pour la correspondance entre France et Angleterre, A. B.



Vignettes diverses que les Allemands collent sur leurs correspondances.



Vignettes diverses que les Allemands collent sur leurs correspondances.



Billet d'une des nombreuses loteries organisées en Autriche pour venir en aide aux soldats et à leurs familles.



La ligne des défenses allemandes, bouleversée par les obus, les grosses bombes et les mines; au premier plan, un amas de sacs-à-terre, de grenades, de boîtes de munitions qui montrent combien la lutte fut âpre en cet endroit.



Les tranchées où nos vaillants soldats, impatients, demeurèrent si longtemps, et d'où, pleins de joie et d'enthousiasme, ils s'élançèrent sur l'ennemi.

DIFFÉRENTS POINTS DES PLAINES DE CHAMPAGNE OU SE POURSUIVIT LA TERRIBLE



Cette région, située aux environs de Perthes et de Beauséjour, est une des plus tragiques du front de Champagne. Pris sous le feu de nos mitrailleuses, les Allemands qui nous contre-attaquaient laissèrent sur le terrain de nombreux morts.



Les tranchées allemandes établies au sud de Saint-Souplet et de Somme-Py, que notre artillerie a, pendant trois jours, criblées de projectiles, sans laisser le moindre répit aux Allemands qui les occupaient.

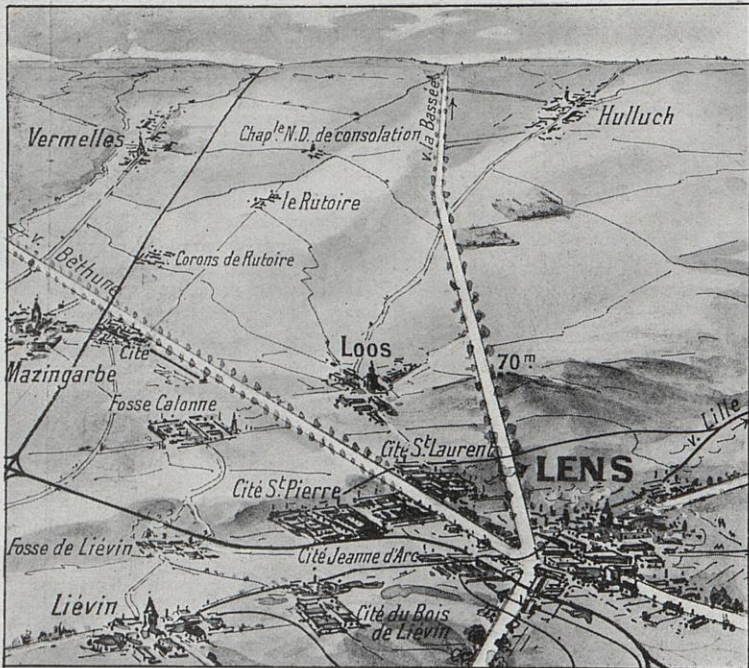
BATAILLE QUI SE TERMINA PAR LA VICTOIRE DE NOS ADMIRABLES TROUPES.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Un grand nombre d'actions locales se sont déroulées pendant la semaine du 2 au 9 octobre, sur toutes les parties du front de contact, de notre côté. Les dépêches journalières en ont donné le détail ; je m'abstiendrai de les récapituler pour m'occuper uniquement des secteurs sur lesquels se concentre aujourd'hui le plus grand intérêt, ceux de nos offensives en Artois et en Champagne, dont j'ai analysé les brillants succès la semaine précédente.

J'ai dit que l'offensive anglaise était parvenue



LE NORD DE LENS

au delà de Loos, dans la région du nord de Lens. Elle n'a pas progressé depuis, parce qu'une nouvelle avance dans la même direction eût été, sinon dangereuse, du moins peu facile à consolider et à maintenir. Il faut se rendre compte, en effet, que si Lens est maintenant à demi enveloppée, par nous au sud-est, et à plus courte distance par les Anglais au nord-est, ces derniers se trouvant toujours arrêtés plus au nord devant La Bassée, leur front forme dès à présent, entre La Bassée et Lens, un saillant très marqué, qu'il importe de ne pas accentuer. A mon avis, la prochaine opération de l'armée britannique devrait tendre à faire tomber cette résistance de La Bassée, qui se prolonge si longtemps. C'est un solide bastion, sans contredit, mais nos amis doivent en envisager résolument l'attaque. Ils en ont enlevé d'autres qui le valaient bien.

Pour notre part, à la suite du dernier assaut qui nous a rendus maîtres de Souchez et de la partie nord des hauteurs entre ce village et Givenchy, nous avons poursuivi plus lentement l'occupation de ces hauteurs, dans le but de nous emparer entièrement de la *falaise de Vimy*. L'opération est en cours. Malgré de violentes contre-attaques allemandes, qui ont été la réponse à notre offensive, avec l'espoir, non réalisé, de reprendre les positions perdues, nos progrès se sont poursuivis méthodiquement, de proche en proche ; à l'est de Souchez et au sud de la cote 119. Nous avons encore enlevé des retranchements dans cette direction, vers le bois de Givenchy ; des combats ont été livrés au carrefour des Cinq-Chemins ; enfin, nous avons poussé en avant dans les environs de la ferme de la Folie, et aussi vers l'est de Neuville Saint-Vaast et le sud de Thélus. L'entreprise actuelle ne pourra être considérée comme terminée, tant que nous ne tiendrons pas, au-dessus de Vimy, la totalité des positions dominantes qui découvrent toute la plaine de Lens et de Douai.

Sur le front de Champagne, après la superbe et glorieuse action qui, d'un seul élan, nous a fait gagner 3 à 4 kilomètres en profondeur, nous livrant de nombreux ouvrages allemands, 25.000 prisonniers et 140 pièces de canon, l'impression est celle d'un arrêt de notre offensive, si on se borne à examiner les choses superficiellement. Mais cet arrêt n'est qu'apparent. On a désigné par *première ligne* ennemie l'ensemble des tranchées et batteries directement en opposition avec les nôtres, ensemble qu'il fallait d'abord détruire avant de lancer nos troupes à l'assaut. Derrière ces ouvrages qui ont été pris et gardés, il en existe d'autres, qu'on peut considérer comme en *deuxième ligne*. Mais cela ne veut pas dire qu'il s'agisse de lignes séparées,

ou de systèmes indépendants les uns des autres. Tout se relie, se soutient et s'appuie mutuellement, dans une organisation défensive de ce genre, et tout se développe aussi plus ou moins, se complique ou se simplifie, suivant les faiblesses ou les ressources que présente le terrain lui-même. Après la prise des premiers ouvrages et en dépit de violentes contre-attaques répétées, qui toutes ont été repoussées avec de fortes pertes, nous avons continué notre action sur les ouvrages suivants, et cette action exige, comme pour les premiers, une intense préparation par le canon.

En somme, depuis une semaine, en allant de la gauche à la droite de notre front d'attaque, nous avons gagné du terrain entre Auberive-sur-Suippes et l'Épine de Vedegrange ; puis, vers la ferme de Navarin ; puis au nord de Mesnil-Hurlus. Là, il s'agit de positions fort importantes et d'une solidité exceptionnelle. La résistance y a été fort énergique, et après le succès nous avons été à diverses reprises vivement contre-attaqués. Ensuite, poussant plus loin, nos troupes ont enlevé d'assaut d'abord le village de Tahure, à la source de la Dormoise, puis la position beaucoup plus importante constituée par la butte de Tahure, à un kilomètre et demi au nord-ouest du village. Cette butte, très solidement organisée, fortifiée et armée, était un des points d'appui principaux des défenses allemandes, appartenant tout à la fois à ce qu'on peut considérer comme la première et la deuxième ligne. Malgré tous les efforts de l'ennemi, jusqu'ici nous la gardons. Le seul où le chemin de fer de Bazancourt à Challerange passe en tunnel n'est plus qu'à deux kilomètres au delà. Cette considération en souligne tout l'intérêt.

La prise de la butte de Tahure a laissé un peu en arrière, sur notre droite dans cette partie, d'autres ouvrages au nord de Mesnil dont nous ne sommes pas encore tout à fait maîtres, et qui, cependant, se rattachent plutôt à la première ligne. À l'heure où j'écris ceci, nos troupes s'en emparent.

De nombreux prisonniers, se comptant encore par milliers, ont été faits dans les diverses actions dont je viens de parler, ainsi que dans la suivante, qui a eu pour objectif un autre point d'appui formidable, sur la droite de notre front d'attaque, vers la vallée de l'Aisne. Il s'agit d'une hauteur très découpée, escarpée sur une partie de son contour, qui s'élève au nord de Massiges. Elle est couverte de retranchements pour l'édification desquels toutes les ressources de l'art de l'ingénieur

ont été mises en œuvre. Les Allemands la regardaient comme imprenable : elle a été brillamment enlevée, et pas plus que les autres ouvrages, nous n'en avons été délogés par les contre-offensives ennemies.

On voit donc que notre offensive ne s'est pas arrêtée, qu'elle continue toujours dans d'excellentes conditions, avec un remarquable succès. Mais là aussi, comme en Artois, l'opération est en cours d'exécution. Elle est destinée à atteindre, comme premier objectif général, la ligne de la Py, prolongée vers l'est par l'Alin, ainsi que le chemin de fer stratégique qui emprunte les vallées de ces deux ruisseaux.

En ce qui concerne les opérations de guerre en Russie, je pourrais presque répéter mot pour mot ce que j'ai dit la quinzaine dernière. La situation change peu. On combat partout, et la lutte est parfois acharnée. On signale quelques fluctuations, mais jusqu'ici trop peu marquées en profondeur, eu égard à la longueur des lignes, pour avoir sur l'ensemble une influence réelle. Les Russes y ont, du reste, le plus souvent l'avantage. Toutefois, la pression allemande s'accroît de plus en plus contre la forteresse de Dwinsk, et certaines informations donnent à penser que l'ennemi prépare contre cette place une formidable attaque d'artillerie de siège.

En général, l'offensive allemande paraît d'autant plus près d'être enrayée que l'armée d'invasion a dû distraire une partie de ses forces pour les envoyer ailleurs ; peut-être sur notre front, où l'on affirme avoir vu des troupes revenant de Pologne, entre autres celles de la garde prussienne. A coup sûr, d'autres prélèvements ont été faits, en vue de l'expédition qui se prépare à travers les Balkans, de connivence avec la Bulgarie, pour secourir la Turquie aux abois. Ces prélèvements portent en majeure partie sur l'armée autrichienne ; mais les Autrichiens ne sont pas seuls sur le Danube ; d'importants effectifs allemands doivent les seconder. Or, l'Allemagne semble bien près de n'avoir plus de réserves disponibles. Les lettres interceptées ou prises sur des officiers allemands en témoignent. On y trouve aussi des indications relatives aux projets de l'armée allemande pour l'hiver qui approche. Cette armée occuperait en Russie une ligne, non définie encore, sans doute une ligne naturelle, couverte de fortifications et de défenses accessoires, fortement armée, amplement pourvue de mitrailleuses, de façon à pouvoir tenir contre l'offensive russe, lorsqu'enfin cette offensive pourra se déclencher.

Il est cependant assez douteux que des moyens matériels, si puissants qu'on les suppose, suffisent à maîtriser une offensive de masses importantes, pour laquelle les Russes auront le choix des points d'attaque. Cela pourra coûter du monde, mais l'obstacle sera renversé. En attendant, toute l'attention se porte maintenant vers les Balkans, où de graves événements sont attendus d'un jour à l'autre.

Général BERTHAUT.



UNE REVUE A GONESSE. — Jeudi dernier, le Président de la République a procédé, à Gonesse, à la remise de deux drapeaux aux 232^e et 285^e régiments d'infanterie territoriale de la 166^e brigade commandée par le général Martineau. A cette occasion il a adressé aux troupes une allocution vibrante, leur recommandant d'entourer d'un culte fervent les emblèmes sacrés de la patrie.



LES TROPHÉES PRIS AUX ALLEMANDS. — Dans la cour des Invalides, la foule circule librement, très émue et très joyeuse, au milieu des canons que nos troupiers ont pris aux Allemands en Champagne. Pas de manifestations déplacées, pas de cris; un grand calme; une profonde et intime confiance en la victoire!



GAIE FAMILLE. — En plaçant sous vos yeux cette petite bande de gens si élégants, si gracieux et de si belle tenue, nous croyons devoir vous signaler qu'il s'agit là de personnages de marque, princiers, voire même impériaux. Ne plaisantez donc pas, s'il vous plaît! Nous avons l'honneur de vous présenter trois fils de l'empereur Guillaume — parmi lesquels le Kronprinz — et leurs épouses. On a bien raison de dire: Quand on a de la race, cela se voit toujours!

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES CIVILES

La revue des œuvres créées pour les non-combattants, ces œuvres qualifiées par nous « civiles », serait incomplète si nous ne comprenions dans une catégorie générale les œuvres de secours, dont les souscriptions magnifiques ont été comme des fleuves aux ondes précieuses destinées à venir au secours de toutes les misères. Il faut dire que la presse parisienne a prêté sans compter, sans distinction d'opinions, son appui le plus large à toutes ces manifestations charitables pour solliciter des dons en nature ou en argent en faveur des soldats comme en faveur des familles des soldats ou encore pour les réfugiés. Songez que, grâce à la presse, plus de deux cents œuvres, à notre connaissance, ont pu entrer en communication avec le public et recueillir ses offrandes !

La plus notoire de ces œuvres, nous l'avons vu chemin faisant, est le Comité de Secours national qui dans les six premiers mois de la guerre avait réparti plus de neuf millions à Paris, dans les départements, aux femmes, enfants, vieillards dans le besoin, sans distinction d'opinions ni de croyances religieuses. La Journée française instituée par le Secours national a permis de continuer ces légitimes largesses aux victimes de la guerre, grâce aux huit millions qu'ont produits les collectes ; et les populations des régions envahies ont bénéficié dans une large part de cette unanime libéralité de toute la France. Non moins fructueuse a été la Journée du 75, organisée par le Touring-Club, et dont le total s'est monté à cinq millions et demi.

Le Comité Central des Secours américains et le Comité France-Amérique ont réparti en argent et en nature des sommes considérables envoyées de par-delà l'Atlantique pour les familles nécessiteuses, femmes et enfants de soldats. Le « French Relief Found » a centralisé et distribué des secours de toutes sortes venus d'Angleterre pour les départements des régions envahies.

L'Office départemental d'aide et assistance de l'Hôtel-de-Ville ; la Fédération des Organismes du Travail pour relever le taux des salaires et réduire le nombre et les exigences des intermédiaires intéressés ; le Comité pour la renaissance des foyers détruits par la guerre ; le Comité d'action pour la réparation intégrale des dommages causés par les hostilités ; la Fédération des Syndicats de la Seine et la Fédération des Syndicats libres ; l'Aide morale aux familles dont le soutien est mort à l'ennemi ; l'Union nationale des cheminots ; l'Œuvre d'hospitalité aux parents des blessés et malades militaires, fondée pour donner le logement gratuit ou à bas prix aux familles des soldats pauvres dans le voisinage des hôpitaux ; la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; le Comité de Bienfaisance israélite ; l'Association de bienfaisance des protestants luthériens ; la Délégation des Diaconats réformés de Paris et de la Seine, — vous voyez ici toutes les confessions, tous les partis mêlés comme cela se passe sur le champ de bataille ; — tous ont appliqué généreusement leurs services d'assistance à tous les malheureux qui en avaient besoin.

Pour aider les veuves ou les orphelins nous avons, au cours de nos articles, rencontré plusieurs institutions ; n'oublions pas l'Association nationale pour la protection des veuves et des orphelins de la guerre ; l'Orphelinat des Armées qui, tout jeune s'est fait connaître par d'ardentes polémiques ; l'Aide aux veuves des militaires, fondée par la baronne Lejeune née princesse Murat ; l'Union des Veuves, créée par M. Frédéric Masson ; l'Union des Familles Françaises et Alliées fondée par Mme Lemaire-Crémiéux, et qui a pour but de faire protéger une famille qui a perdu son chef au champ d'honneur par une autre famille ayant conservé le sien. Toutes ces fondations ont rendu d'éminents services.

L'Office central des Œuvres de Bienfaisance, dirigé par M. de Goyon, inspiré généreusement par M. Plantet, un spécialiste éminent de la mission de charité, a créé une maison d'accueil pour femmes seules. On a fondé aussi une œuvre qui agit de façon discrète et voilée pour seconder par des travaux à domicile le

LA MODE

Voici l'automne, la saison des mélancolies et des toilettes sombres. Cette année, où l'élégance absolue n'est pas de rigueur, on se préoccupe, tout d'abord, des costumes « tailleur », pratiques et chauds. A tous les changements de saisons, ils connaissent un regain de succès. Ils se font en divers tissus : lainages variés, drap, velours de laine, ratine de soie, duvetyn ; de très habillés et plus fantaisistes seront : en soieries, moire ou faille, et velours.

Pour les courses dans Paris, les promenades hygiéniques au bois, où la flâneuse profite des derniers rayons du soleil d'automne ; le tailleur pratique, sobre et sombre, là, s'impose : en « gabardine », « serge » ou « duvetyn » de nuances neutres. Il se compose d'une jupe très courte et ample, d'une longue redingote à nombreux godets tout autour et qui s'orne de larges poches. Une ceinture marque la taille qui n'est plus imprécise comme la saison dernière.

Finement chaussée de hautes bottes, lacées de côté ; adorablement coiffée d'une petite toque de velours, s'enlevant bien en arrière ; un sac élégant aux doigts ; voici bien la Parisienne aimée que tous nous envient !

Que la mode change, que les années passent, nous la retrouvons, différente ! mais toujours aussi gracieuse et admirée. De très jolies petites « robes tailleur » ont, là aussi, un grand succès : en serge « moscovite » ou « gabardine Albert », elles sont d'une rare élégance en leur simplicité voulue. Toute la robe, de lainage, s'ouvrant en deux panneaux sur une seconde robe de satin. La jupe, rattachée aux hanches par un laçage de soie ou ceinturée, de façon très originale, de cuir verni noir.

D'ailleurs, le cuir verni se retrouve en garnitures sur plusieurs tailleurs. Soit, bordant les jupes, cerclant poches et revers, ornant ceinture ou col.

Une autre fantaisie nouvelle à noter, c'est le mélange du velours et de la gabardine. Quelques modèles ont ainsi la jupe de velours rayée de biais de lainage ; la même disposition se retrouve au corsage. Pour compléter ces robes nouvelles, les

couturiers, pratiques cette saison, y ajoutent un amour de veste, très ample du bas, très ajustée à la taille et dont les nombreux godets élancent la silhouette



Petit tailleur demi-large en laine sombre.

très amusante ainsi conçue. Ces vestes, d'allure inédite, se font en velours, et transforment complètement l'aspect de ces petites robes. Cet hiver, nous retrouverons cette idée. En velours et fourrure, la veste assortie à la garniture de la robe. Déjà les robes de velours se montrent, timidement encore nos couturiers les font admirer aux jolies clientes qui veulent, plus que jamais, être belles et élégantes.

Que de tentations elles font naître, ces petites robes-là, rien qu'à vous les décrire, chères lectrices. Celle-ci : en velours « brun doré » et mousseline de soie assortie, reposant sur un dessous « d'onduline », même ton. La jupe est faite de biais alternés de velours et de mousseline, celle-ci froncée et très ample et rayée de bandes étroites de skungs.

Le corsage est en mousseline, très flou et souple, sur lequel repose un boléro fermé derrière en velours bordé de skungs et orné d'une collerette de tulle rose formant longue pèlerine, derrière. Ceinture de velours, drapée. Je ne puis vous dire tout le chic de cette toilette d'une rare simplicité cependant, en sa ligne sobre et nette. Une autre très élégante est en faille « écaille » et velours. Elle se découpe au corsage et aux hanches, sur une robe entièrement brodée et soutachée de soie même ton, sertie de vieil or.

De larges poches s'ornent, de côté, de la même broderie qui se retrouve en plaques ; à la ceinture, au bas de la jupe, aux poignets et au col. Un rien de tulle brodé au corsage légèrement échancré, met sa note vaporeuse à cet ensemble réellement distingué.

La mode ainsi combinée est très jolie et artistique. Malheureusement, elle n'est pas aussi heureuse chez tous les couturiers. Et, je comprends, en regardant amusée, certaines silhouettes, les critiques masculines sévères... mais souvent justes. Il faut que la femme actuelle profite des heures graves pour modifier ses goûts, ses plaisirs et surtout sa toilette. Il faut qu'elle se sente redevenue française, délivrée à jamais des modes et des goûts germaniques qui pesaient sur elle depuis tant d'années...

Comtesse MAUD.

personnes du monde menacées de ruine.

Le Moulin Vert, qui existait avant les hostilités, d'autres œuvres destinées à améliorer les logements ouvriers, n'ont cessé de s'occuper des victimes de la guerre ; il faut citer encore le Sou par jour, dont la mission est la renaissance des foyers détruits. Nous trouverons aussi, parmi les œuvres pour réfugiés, des fondations spéciales à la reconstitution des villes belges.

Enfin, les écoles d'ambulancières, les sociétés de secouristes, d'infirmiers et d'infirmières, les infirmières visiteuses de France, ont montré que la pitié savait répondre aux nécessités de la guerre. Il y a eu aussi des cours gratuits d'infirmières, des cours de tricot. Et, aujourd'hui, plus que jamais, nous dirons aux femmes, aux jeunes filles qui s'occupent de ces cours : « Tricotez, tricotez toujours ! » Les soldats ont besoin de tricots, de chaussettes de laine ; les populations civiles elles aussi doivent pouvoir affronter sans crainte le prochain hiver.

Ainsi la vie laborieuse de ceux qui ne combattent pas, de celles qui gardent le foyer, est aussi méritoire en son genre que l'effort des soldats. C'est l'hommage de ceux qui restent à ceux qui sont partis.

Louis SCHNEIDER.

P.-S. — Parmi les œuvres militaires qui méritent une mention spéciale, j'ai omis de parler du *Train sanitaire*, dont Mme Marguerite Carré, la célèbre artiste, est l'initiatrice. L'Œuvre du Train Sanitaire a été placée sous le patronage de MM. Maurice Barrès, Paul Hervieu, Lavedan, Richepin, Maurice Donnay, Henri Robert. Son existence matérielle a été assurée par les fructueuses tournées de concerts qu'a organisées Mme Marguerite Carré, aidée du précieux concours de Mmes Marie Leconte, Bovy, Ducos, MM. Albert Lambert, Henri Mayer, Boulogne, Mmes Marié de l'Isle, Lise Berty, etc. Le train est garé aux ateliers de la Compagnie de l'Est, il comprend quatorze voitures, ingénieusement aména-

gées pour pouvoir transporter plus de trois cents blessés. Rien n'a été oublié ni pour les soins les plus minutieux à donner, ni pour le confortable à offrir à nos glorieux petits soldats. L'Œuvre du Train Sanitaire a rendu récemment les plus signalés services ; Mme Carré peut en revendiquer hautement le mérite.

L. S.

THÉÂTRES

THÉÂTRE ANTOINE. *La Nouvelle Revue* 1915, de M. Rip.

1915 est le titre de la revue jouée pendant la saison dernière au Palais-Royal, pendant longtemps et avec un grand succès ; elle vient d'émigrer au Théâtre Antoine avec plusieurs de ses interprètes, parmi lesquels Mlle Printemps, dont la voix est bien jolie ; M. Lamy qui a de l'adresse et le comète, M. Laverne.

M. Rip a maintenu certaines scènes, entre autres celle du légendaire « on les aura » ; il en a écrit de nouvelles en particulier pour Mlle Marthe Régnier et M. Prince.

La plus typique se déroule entre un jeune homme et une jeune fille qui, avant la guerre, ne pouvaient se souffrir, connaissant trop bien les défauts réciproques dont ils faisaient tous deux étalage. Blessé, il a été soigné à l'hôpital par elle. Talisman vertueux, la coiffe d'infirmière a transformé la jeune fille comme le champ de bataille et la souffrance ont transformé le jeune homme.

Leurs qualités natives, dont ils semblaient avoir honte, se sont révélées ; ils se disent avec esprit et gentillesse leurs quatre vérités, chacun jugeant sincèrement son propre personnage, et cela fait plaisir à entendre tant il est vrai que, si fréquemment insupportables avant, ils se sont montrés, depuis, dignes de tous les éloges, et de beaucoup d'admiration.

Pareil miracle s'est réalisé pour d'autres nombreux Français ; les deux dont il est question ici se connaissent tels qu'ils sont, s'aiment et s'épouseront. La scène est bien jolie, les deux artistes la jouent avec une émotion et une légèreté charmantes.

Citons aussi un rappel amusant des succès que M. Prince obtient au cinéma. Il est sur la scène, où il s'appelle Maître Rigadin, notaire à Pont-Lévêque, et les affiches de certain cinéma fameux le mettent en rage, car la similitude de nom le rend, dit-il, ridicule ; il interrompt sa propre silhouette qui est en train de s'agiter à côté de lui, mais sur l'écran, dans un rôle de valet de chambre. Il y a bataille et, ainsi qu'il arrive quelquefois dans les films, poursuite échevelée ; au cours de celle-ci, avec assez d'habileté, on fait figurer dans le même tableau l'artiste sous ses deux aspects.

Paul MARCELLES.

ÉCHOS

CARNET DE DEUIL

Nous avons appris avec une douloureuse émotion la mort du comte Jean de Nettancourt-Vaubecourt, sergent au 161^e d'infanterie, qui avait été gravement blessé dans les récents combats. Transporté dans une ambulance parisienne, il a succombé aux suites de l'amputation d'une jambe. Ecrivain distingué, le comte de Nettancourt avait collaboré au journal des *Débats* et nous avons publié, de lui, plusieurs récits de voyages, très appréciés de nos lecteurs.

Notre distingué confrère de la *Revue des Deux-Mondes* vient d'avoir la douleur de perdre son père, M. Antoine Bellaigue, ancien président de l'ordre des avocats à la Cour de Cassation et au Conseil d'Etat, ancien administrateur des chemins de fer du Midi. Les obsèques ont été célébrées à Saint-Thomas-d'Aquin. Aux premiers rangs de l'assistance, on notait une délégation des avocats du Conseil d'Etat et à la Cour. La Compagnie des chemins de fer du Midi s'était également fait représenter.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris